

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji:
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓŁROCZNIE... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.
 Zagranicą:
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓŁROCZNIE... 8 fr.

w Królestwie i Cesarskie Rosyjskiem:
 ROCZNIE..... 8 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS

Paris et Départements:
 TROIS MOIS.... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 16 fr.

Etranger:

SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.

Royaume de Pologne et Empire Russe:

UN AN.... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La Pologne et Constantinople

Une personnalité éminente nous écrit après avoir lu notre étude : « Le prochain Congrès de la Paix et la Question polonaise » :

« Après la victoire des Alliés, la Pologne ne pourra être reconstituée que d'accord avec la Russie et non contre elle. Dans ces conditions, nous ne voyons pas très bien comment la France et l'Angleterre pourront la décider à créer une Pologne grande et libre, qui, en dehors des provinces polonaises arrachées à l'Allemagne ou à l'Autriche, devra nécessairement comprendre le Royaume de Pologne qui appartient actuellement à la Russie.

« Nous reconnaissions que c'est une réparation qui est légitimement due aux Polonais en vertu du principe des nationalités, hautement proclamé partout par les Alliés ; nous comprenons parfaitement que c'est une nécessité historique et une condition essentielle pour établir une paix durable... mais, que pourrons-nous faire, nous, des Alliés, si la Russie s'obstine à ne pas suivre nos conseils?... Risquer une..... »

Ce cri du cœur dénote un certain désarroi et une inquiétude mal dissimulée de l'opinion publique en France au sujet de l'appui que la France et l'Angleterre peuvent et doivent donner à la cause polonaise.

Il nous paraît donc nécessaire de dissiper ce doute ou cette inquiétude en expliquant nettement la situation.

La question polonaise ne peut être résolue autrement que par un accord entre tous les Alliés, car il s'agira de statuer sur le sort des provinces polonaises qui appartiennent encore, et même plus que jamais, à l'Allemagne ou à l'Autriche et ne peuvent leur être arrachées que par un effort collectif de tous les Alliés. C'est donc une question internationale par excellence. Ensuite, il ne faut pas oublier que la libération de toutes les terres polonaises réunies a été proclamée par la Russie elle-même. Il ne peut donc pas y avoir de désaccord à ce sujet. Le seul point qui puisse prêter à discussion, c'est le degré de cette libération et éventuellement la question des compensations à donner à la Russie.

Or, depuis le mémorable manifeste du grand-duc Nicolas, il s'est passé beaucoup de faits nouveaux qui ont considérablement modifié la situation et obligent actuellement les Alliés à faire d'une part, pour la Pologne, beaucoup plus qu'ils ne songeaient à faire au début de la guerre et, d'autre part, à lui donner des garanties beaucoup plus fortes que celles qui paraissent suffisantes à cette époque.

En effet, les sacrifices que la présente guerre a imposés aux Polonais ont dépassé tout ce que l'imagination humaine pouvait concevoir. La

malheureuse Pologne n'est plus qu'une vaste ruine ensanglantée. Elle a donc droit à des compensations matérielles et morales beaucoup plus grandes que celles qu'on croyait lui devoir au début de la guerre. Quant aux concours effectifs que la Pologne a donnés aux Alliés, il suffit de rappeler que plus de 800.000 soldats polonais ont déjà été appelés sous les drapeaux russes.

Les promesses du grand-duc Nicolas ont été accueillies par les Polonais avec enthousiasme et confiance, car, malgré les terribles leçons du passé et les déboires de 1815 et de 1857 (1), nous avons sincèrement cru que cette fois-ci, appuyées par la France et l'Angleterre, elles seraient réalisées malgré l'opposition inévitable de la bureaucratie russe. Or, la russification acharnée de la Galicie, qui s'est poursuivie en temps de guerre, même au détriment de l'effort militaire, prouve que la bureaucratie russe n'a nullement désarmé, qu'elle n'a rien appris ni rien oublié et qu'elle est toujours prête à détruire les plus nobles et les plus sincères intentions du Souverain.

Après la débâcle de Mandchourie, elle a été un moment affolée au point de se plier aux mesures libérales du mémorable manifeste du 17 octobre 1905; mais elle s'est vite ressaisie et il lui a suffi de deux ans à peine pour rendre illusoires les sages mesures de ce manifeste. Une issue heureuse de cette guerre, et nous ne voulons pas en envisager d'autre, ne sera pas de nature à modifier cet état d'esprit.

On a beau dire que c'est l'Allemagne qui entretient la réaction en Russie, il n'en est pas moins vrai que si ses conseils étaient suivis, c'est qu'ils répondent parfaitement à l'intérêt personnel de la bureaucratie russe. C'est pour elle une question d'intérêt, mais d'un intérêt absolument vital. Il lui faut, en effet, assurer des sinécures ou des postes lucratifs, aux enfants, généralement très nombreux, de 150.000 popes, aux familles également nombreuses de 350.000 policiers et de 600.000 employés de toutes sortes, qui se considèrent tous comme formant une classe privilégiée et prétendent tous à vivre aux frais de l'Etat.

C'est cette nécessité qui explique la prodigieuse expansion territoriale de la Russie, qui n'est nullement en rapport avec les besoins réels de l'Empire ni avec ses ressources matérielles ou morales. C'est elle qui explique l'opposition de la bureaucratie à toute autonomie locale, dont les rouages seraient naturellement choisis par la population en dehors de la caste bureaucratique. C'est enfin cette nécessité qui explique pourquoi, dans les pays annexés par la Russie, les autochtones ne sont pas admis aux emplois publics, comme en Pologne où tous les postes tant soit peu avantageux, dans tous les domaines de l'activité publique, sont exclusivement réservés aux Russes.

Devant cette omnipotence de la bureaucratie russe, il n'est pas douteux que, quelle que soit l'autonomie accordée à la Pologne, elle lui sera rapidement retirée, comme après 1815.

Telles sont les considérations, tirées des faits précis et récents, qui obligeront les Alliés à placer la future Pologne sous la garantie collective de toute l'Europe ou tout au moins sous la garantie de tous les Alliés.

Mais en dehors de la question de garanties à donner à la future Pologne, il y a d'autres raisons beaucoup plus graves et beaucoup plus générales qui obligeront les démocraties occidentales à établir une Pologne aussi grande que possible et garantir efficacement son avenir. Ces raisons concernent cette fois, sinon plus la Pologne, mais la tranquillité et la sécurité de toute l'Europe.

La présente guerre est suffisamment horrible pour que la diplomatie regarde franchement l'avenir et prenne toutes les mesures qui peuvent éviter le retour de pareilles calamités. Or, que deviendrait l'Europe si la Russie s'agrandissait librement de toutes les terres polonaises de l'Allemagne et de l'Autriche et si, par-dessus le marché, on lui donnait Constantinople, qui lui assure une mainmise absolue sur les Etats balkaniques et sur l'Asie Mineure. Bien avant cinquante ans, la population d'une pareille Russie dépasserait trois cents millions et alors aucune coalition européenne ne pourrait résister à un pareil colosse.

Ce serait alors le cas de dire non seulement « Finis Poloniae », mais aussi « Finis Europee »!

Une Pologne franchement libérée peut seule garantir l'Europe, car elle peut seule devenir un centre d'attraction assez puissant pour constituer un nouveau groupement slave qui se rattacherait par sa culture et par ses traditions à l'Occident de l'Europe.

Le rôle de la diplomatie est de prévoir l'avenir. Ce n'est donc pas pour la Pologne seulement, mais aussi pour leur propre sécurité que les démocraties occidentales doivent assurer une solution complète de la question polonaise.

Elles peuvent le faire sans risquer la moindre complication diplomatique, car elles posséderont bientôt un atout, qui présente à lui seul, pour la Russie, une importance beaucoup plus grande que toutes les Polognes du monde. C'est Constantinople !

Le rôle de la diplomatie occidentale n'est donc pas aussi difficile que l'on pourrait le croire et, avec un peu de tact et de fermeté, elle pourra facilement surmonter toutes les difficultés, d'autant plus qu'elle possède seule les clefs qui ouvrent tous les cœurs ; la clef du coffre-fort mondial et la clef du Bosphore.

La Pologne a sauvé jadis l'Europe de l'invasion turque et actuellement, par une cruelle ironie du sort, c'est Constantinople qui sauvera la Pologne.

Joseph DE LIPKOWSKI.

(1) Voir « Le prochain Congrès de la Paix et la Question polonaise ».

AU CHAMP D'HONNEUR

Przaizang Charles, volontaire polonais du premier détachement au I^e Etranger, engagé à Bordeaux, caporal, né au Duché de Posen, — mécanicien, vient d'être tué glorieusement à l'ennemi, à la bataille d'Arras, le 9 mai. **Przaizang** laisse le souvenir d'un patriote polonais et d'un vaillant soldat.

Pruszynski Jean, volontaire polonais du premier détachement au I^e Etranger, né à Wilno, engagé à Paris, le 7 août, — grièvement blessé à la bataille du 16 juin, vient de mourir glorieusement le 12 juillet à l'hôpital militaire de La Flèche.

On nous communique les détails suivants de la cérémonie d'inhumation de ce brave soldat polonais :

« Lundi dernier, le 12 juillet, a succombé à l'hôpital « de la Croix Rouge rue Saint-Jacques après quelques jours de souffrances chrétienement supportées, un vaillant Polonais. M. Jean Pruszynski, qui n'avait pas hésité, au début de la guerre, à venir dans les rangs de la Légion étrangère, combattre l'ennemi de son pays et du nôtre.

« L'inhumation de ce brave a eu lieu mardi au ci-matière ; M. de Lamandé a prononcé les belles paroles suivantes :

— Voilà la troisième tombe qui depuis le début de la guerre, se ferme sur un blessé de l'hôpital auxiliaire n° 7.

— Cette fois, c'est un Polonais, Jean Pruszynski, né à Vilna, Pologne russe.

— Il avait été classé comme impropre au service militaire par le conseil de révision russe, à cause de sa faible complexion et sa mauvaise vue. Il en avait été profondément affecté, car cette frêle enveloppe abritait un grand cœur plein de générosité et prêt à se sacrifier.

— Pruszynski était chrétien et soldat.

— Au début des hostilités, il se trouvait agro-nome en Suisse et n'hésita pas à venir s'engager dans notre Légion étrangère où il fut affecté à une compagnie de mitrailleuses.

— Comme tous les Russes, il aimait la France.

— Sur le théâtre de la guerre, il n'était pas un allié, c'était un frère d'adoption et c'est comme tel qu'à notre hôpital nous l'aimions, et qu'aujourd'hui nous le pleurons.

— Car il fit bravement son devoir jusqu'à ce qu'il tombât glorieusement et horriblement criblé de balles et de plusieurs éclats d'obus, à Souchez, le 17 juin 1915.

— Evacué sur La Flèche il nous fut confié, mais, malgré les soins les plus habiles et les plus empresseés, il dut succomber à ses blessures.

— Sa dépouille mortelle reposera désormais dans le cimetière de notre cité, et nous garderons pieusement cette précieuse relique, incarnant dans le sang l'union de la Russie et de la France, avec son auréole de dévouement et de bravoure.

— Au revoir, mon cher Pruszynski, auprès de Dieu qui récompense les grandes vertus.

— Lorsque nous passerons avec nos enfants devant cette modeste tombe, nous nous arrêterons pour formuler une prière et nous leurs dirons : C'était un Russe, qui aimait la France et est venu donner sa vie avec vos pères, pendant la grande guerre, pour défendre notre honneur et augmenter notre gloire. »

Nous sommes très reconnaissants à M. Lamandé d'avoir eu la noble pensée d'alléger le tombeau de notre cher compatriote, — mais nous nous sentons très affligé par la fâcheuse confusion de sentiments des nationalités différentes, dont le discours de M. Lamandé est la preuve.

Jean Pruszynski était un Polonais et un catholique, — Polonais par son origine, par sa langue, par sa religion, par toute sa vie, — il s'était engagé comme Polonais, par l'intermédiaire du Comité des Volontaires Polonais, car il aimait la France comme tous les Polonais et seulement comme Polonais.

M. Lamandé aurait pu facilement trouver une autre occasion pour rendre honneur à ses justes sentiments d'amitié pour les Alliés de la France — et s'abstenir de prendre la parole au seuil du tombeau d'un soldat, dont la vraie nationalité est pour lui incompréhensible.

Tout en restant ami de l'Angleterre, M. La-

mandé aurait été autrement outragé, si nous commençons par l'appeler fils d'Albion et le vénérerions comme citoyen de la Grande-Bretagne !

M. Lamandé ne voudrait pas sans doute qu'on oublie sa nationalité française — et pourtant, tout en honorant le pauvre Pruszynski, il l'a blessé encore une fois après sa mort.

NOS BRAVES

Nous apprenons la bonne nouvelle que le volontaire Polonais du 2^e détachement, **Joseph Szafraniec** vient d'être nommé lieutenant.

Voilà un bel avancement : en une année de service, de simple soldat s'élever au second grade d'officier, et il faut vraiment avoir des qualités pour mériter une telle distinction.

Toutes nos félicitations au vaillant volontaire polonais.

Les fils et les petits-fils de Polonais en France.

Witold Klimowicz, fils de nos compatriotes les plus honorablement connus M. Stanislas Klimowicz et Mme la Doctoresse Klimowicz, vient de s'engager comme volontaire, à l'âge de 18 ans, au 30^{me} d'Artillerie.

La famille polonaise de Mendelson, autrefois très connue dans la colonie polonaise, paie ses dettes à l'hospitalité française. Ainsi, **Emanuel Mendelson**, soldat au 81^{me} régiment d'infanterie, prisonnier de guerre à la bataille de Charleroi, réussit à s'évader et à rejoindre son régiment. Cité à l'ordre du jour, il retourna sur le front et fut depuis blessé pour la troisième fois.

Léon Mendelson, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, engagé volontaire au 22^{me} Régiment d'Artillerie, à l'âge de 19 ans, nommé depuis Maréchal des Logis, par la chute de sa monture a eu dernièrement un pied écrasé.

L'oncle du précédent, **M. Sigismond Mendelson**, dès les débuts de la guerre, est mobilisé comme interprète.

VARSOVIE HÉROÏQUE

C'est la deuxième fois, dans un délai d'un an, que les canons grondent autour de Varsovie. C'est la deuxième fois que le plus redoutable ennemi de la Pologne essaie d'enlever son cœur.

Mais ce cœur bat toujours et ne cessera jamais de battre.

La dernière poste nous apporte une liasse de journaux polonais, journaux écrits avec le sang, écrits avec cette force invincible qui, tant de fois déjà, arma les âmes polonaises du courage nécessaire à supporter les plus terribles épreuves.

Varsovie regarde la vérité en face. Elle se rend compte du danger. Elle est prête à tout endurer ayant devant les yeux l'image sainte de la Pologne libre.

La vie y est normale. Deux cent mille personnes ont quitté Varsovie ; mais sur ces deux cent mille, cent quatre-vingt-dix mille l'ont quitté de force. C'est sur l'ordre du général gouverneur qu'ont été évacuées toutes les personnes, arrivées dans la capitale depuis le 14 juillet 1914.

Les faubourgs tremblent déjà dans leurs fondements. Varsovie pourtant ne manifeste pas la moindre faiblesse.

Le petit Paris du nord est tel que toujours. Animé, bruyant, resplendissant de lumière en pleine nuit — qu'importe quelques bombes de plus des brigands aériens, — les cafés regorgent de monde, la guerre est sur les lèvres de tous, mais accompagnée d'autres thèmes toujours aimés par la grande cité polonaise.

Les théâtres continuent, regardez ce riche répertoire : au Théâtre d'Eté, une comédie bien parisienne de Gavault ; au Nouveau Théâtre, le « Fils d'Amérique » ; aux Nouveautés, c'est l'immortelle « Madame Angot » et « Miss Helyett » ; au Théâtre Polonais, on joue « le Parfum » et une pièce de Bataille ; au Théâtre Populaire, « Les Mystères de Varsovie » ; au Théâtre Pour Tous, le vaudeville « Vieilleville » ; au Théâtre de Bagatelle, « le Saltimbanque », de Ganné ; à la célèbre Vallée Suisse, le concert symphonique a lieu tous les jours ainsi qu'au célèbre parc Dynasy. Si vous ajoutez à cela une trentaine de conférences par jour, touchant des thèmes historiques, sociaux et économiques, une quarantaine de « Cinéma Palace » de toutes dimensions et en pleine prospérité, vous aurez une idée de la force morale de la reine des villes polonaises.

Il faut résister, il ne faut pas que la moindre trace de la vie quotidienne s'arrête, il faut tout sacrifier.

« N'importe que nous ne voyons pas le résultat de cette lutte gigantesque, que nous soyons engloutis par la vague funeste, pourvu que le sort cruel finisse, que nos enfants puissent enfin être maîtres de leur propre terre. »

C'est ainsi que, à la veille peut-être de son envahissement, parle Varsovie.

"PRO POLONIA"

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposée d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

L'éminent homme politique, ancien président du Conseil des Ministres et président de la Chambre des Députés, **M. Charles Dupuy**, vient de nous honorer de la réponse suivante :

« Vous pouvez être assuré de toute ma sympathie pour la cause de la Pologne renaissante, cause à laquelle, à diverses époques, nombre des nôtres ont donné tant de preuves de dévouement.

« Puisse le remaniement qui se prépare de la carte de l'Europe et que la victoire certaine des alliés réalisera dans le droit et la justice, faire à la Pologne, si longtemps meurtrie, un sort nouveau, une vie rajeunie et féconde, plus indépendante et plus libre, en groupant dans un drapeau digne de son passé glorieux, les fils de Kościuszko et de Mickiewicz. »

M. Edouard Driault, éminent historien et professeur, directeur de la Revue des Etudes Napoléoniennes, Président du Comité Michelet,

auteur de la « Question d'Orient », « de Napoléon et l'Europe » et beaucoup d'autres — vient de nous envoyer la réponse suivante :

« Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon opinion sur la Question Polonoise. J'ai déjà publié dans la *Revue des Etudes Napoléoniennes* nombre d'articles sur la Pologne napoléonienne. L'histoire n'est-elle pas le grand agent des restaurations nationales ? Nous venons de publier au Bulletin du Comité Michelet une chronique de M. W. Lutoslawski sur les plus larges revendications polonaises ; c'est vous dire nos sympathies très actives pour la cause de la Pologne ; nous avons à cœur de continuer le culte fervent de notre grand Michelet pour les nationalités opprimées : c'est un des articles essentiels de notre programme, puisque c'est une part de la grandeur de la France.

« Donc nous estimons qu'il faut que la grande guerre actuelle, qu'on appellera « la guerre des nationalités », réalise notamment la reconstitution intégrale de la nation polonoise, la réparation du crime, commis à la fin du XVIII^e siècle par les trois puissances copartageantes, mais, qu'on ne l'oublie pas, par la volonté du roi de Prusse.

Il faut que cette restauration soit durable, que la Pologne nouvelle soit forte. Si elle reste isolée, c'est-à-dire absolument indépendante, comme d'aucuns le prétendent, elle restera une proie. Car il lui faudra des années, des générations pour reprendre conscience d'elle-même, pour s'organiser en un Etat militairement et économiquement capable de se faire respecter de ses voisins. Meurtrie par un siècle et demi de misères sans nom, il lui faut un appui pour se relever, grandir, marcher parmi les grandes nations.

S'appuiera-t-elle sur l'Allemagne, sous le gouvernement d'un vassal du Kaiser, du roi de Saxe par exemple ? La Russie ne le permettra jamais. Elle se souviendra de 1611, du temps où les Polonais prenaient Moscou et poussaient la jeune Russie des Romanoff à deux doigts de sa ruine ; elle se souviendra de 1812, où la Pologne, province du roi de Saxe, avant-garde de Napoléon, lui ouvrait le chemin de Moscou. Une Pologne germanisée, c'est la mort de la Russie ; et surtout c'est la mort de la Pologne ; c'est un suicide.

Il faut donc que la Pologne s'accorde fondamentalement, définitivement avec la Russie, comme le recommandait si éloquemment M. Dmowski il y a quelques années. Il faut de part et d'autre oublier les haines et les persécutions si regrettables. Il faut refaire la fraternité slave. La Russie y apporte actuellement des sacrifices impayables ; c'est pour la Pologne, *pro Polonia*, qu'elle arrose de son sang le champ de bataille polonois ; que ce soit l'expiation de ses torts, qui seront vite oubliés quand elle apparaîtra dans l'histoire comme la Russie libératrice.

« La Pologne libre, mais unie à sa grande sœur slave, sera son avant-garde militaire et économique. Trait d'union entre l'Europe centrale et l'immense empire, elle contribuera à son organisation politique et sociale ; elle lui enseignera la pratique de la liberté ; elle sera son école, pourvu qu'elle ne soit pas son ennemie.

« Il faut donc dès aujourd'hui la Pologne accepte, sans arrière-pensée, la main tendue de la Russie. La France y tient, parce qu'elle y a le plus grand intérêt ; il ne faut pas que l'alliance franco-russe, à laquelle nous tenons, soit compromise par la question polonoise. Il faut que nous puissions crier devant le tsar, notre allié : « Vive la Pologne ! » sans que ce soit une insulte.

« Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, de vous avoir dit sincèrement ma pensée qui me semble

s'accorder d'ailleurs avec celle de la plupart de vos collaborateurs. Mon excuse, s'il en était besoin, serait dans la crainte que notre ennemi commun ne soit seul à profiter de vos querelles fratricides. »

T. G.

FRANCE ET POLOGNE (1)

Voici un petit livre dont les pages semblent arrachées de notre propre cœur. A nos appels, à nos revendications, un bon génie, de la ville de Jeanne d'Arc, nous apporte une réponse pleine d'amitié et de dévouement pour la cause polonoise.

« France ! Pologne ! Ces deux noms se font écho à travers l'histoire comme ils se font écho aux heures de fièvre que nous traversons. Certes, nous n'avons pas pu toujours nous soutenir efficacement parmi les dédales de la politique.

« Il est malheureux que des intérêts diplomatiques de premier ordre aient paralysé notre action lors du premier traité de l'odieux partage en 1772.

« Il est malheureux que la France se soit trouvée dans une des plus formidables crises vitales lors des deuxième et troisième partages en 1793 et en 1795.

« Il est malheureux enfin que Napoléon n'ait pas relevé la monarchie polonoise, ce qui était en son pouvoir : il eût attaché à sa mémoire immortelle la reconnaissance d'un grand peuple et la gloire solide d'une bonne action.

« L'heure de Dieu a sonné cependant ; le geste de l'empereur de Russie semble vouloir réparer bien des injustices : regrettons seulement qu'il ne vienne pas de France, il était digne d'elle et de sa tradition. »

C'est par ces paroles que M. Henry Jam commence son étude très documentée, en donnant un aperçu historique du martyre d'un peuple et en rappelant les bases de fraternité qui, en dehors de tous les calculs diplomatiques, ont dû unir à jamais la France et la Pologne.

En recommandant chaleureusement le livre de M. Jam à nos lecteurs, nous nous permettons de citer encore ce petit passage à propos de la langue et de la littérature françaises chez les Polonais :

« C'est à partir du XVI^e siècle aussi que nous constatons déjà l'influence de la langue française chez les Polonais. Notons en passant qu'à cette époque Jean Kochanowski, le grand poète polonois, fut l'intime ami de notre Ronsard, le chef incontesté de la Pléiade et de la Renaissance de la poétique française.

« Au XVII^e et au XVIII^e siècles, le français pénétra de plus en plus les classes instruites de la nation, en particulier de la noblesse ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que nos grandes maisons de librairie ont trouvé en Pologne un énorme et fructueux débouché.

« De nos jours enfin, c'est sur les bords de la Vistule qu'on répète ce mot que je n'ai pu m'empêcher de placer en exergue de ce chapitre et dont nous devrions être singulièrement fiers : « Nous apprenons le polonois par devoir, le russe et l'allemand par nécessité, le français par plaisir. »

« Encore une fois, ce n'est pas seulement le goût qui a conduit les Polonais à lire nos œuvres, à parler notre langue même dans l'intimité de la famille ; non, ce n'est pas seulement le goût, car nous ne retrouvons cela ni en Espagne, ni en Italie, ni en Angleterre, ni en Russie, ni enfin dans aucun peuple qui ont senti notre influence et admiré nos chefs-d'œuvre. Il serait plus juste de dire que, de même que sur la terre du Canada,

cette nouvelle France, fille de Louis le Grand, on parle et on vénère la langue paternelle, poussé par l'amour filial, de même en Pologne, l'amitié qui vaut sa parenté du sang, les a fait chérir le français, par préférence pour notre patrie. Il y a plus qu'un engouement artistique et passager, il y a une preuve de sympathie profonde et fidèle. »

Ainsi parle M. Henry Jam et il a bien raison.

LES POLONAIS PRISONNIERS DE GUERRE EN FRANCE

Le Télégramme de Toulouse, dans le numéro du 3 juillet, publie ces deux lettres.

Nos frères d'armes les Polonais.

Nous recevons les documents suivant :

Toulouse, le 1^{er} juillet 1915.

Monsieur le Rédacteur en chef du « Télégramme ». En vous priant d'insérer la lettre ci-jointe, je tiens à exprimer publiquement ma reconnaissance pour l'accueil bienveillant et sympathique dont mes compatriotes ont joui pendant toute la durée de leur séjour au dépôt de Cahors.

Je n'oublierai jamais l'hospitalité franche et cordiale que j'y ai trouvée moi-même à trois reprises différentes de la part des officiers et des sous-officiers. J'ai vu avec le plus grand plaisir qu'on se souvenait là de l'amitié qui a régné de tout temps entre la France et la Pologne, amitié qu'un millier d'engagés volontaires polonois sont en train de sceller de leur sang en combattant à côté de leurs amis français contre l'ennemi commun, l'Allemand.

Veuillez agréer, etc...

F. KOZLOWSKI, interprète polonois.

Le Peyrat (près Cahors), le 28 juin 1915.

Cher Monsieur Kozlowski.

Les Polonais de notre dépôt qui, comme vous le savez n'étaient pas mal installés, furent invités à céder leur lits aux camarades blessés, ce qu'ils firent de très bonne grâce. Nous leur avions donné, comme lieu de réunion, les locaux qui précèdent la chapelle et je ne saurais assez vous décrire la correction, l'enthousiasme qui présidèrent aux débats de cette assemblée d'amis. D'ardents discours furent prononcés, des chants patriotiques furent entonnés, le drapeau à l'aigle blanc fut déployé : c'était tout simplement superbe. Notre seul regret était de n'y rien comprendre, et, cependant l'expression de sincérité chez vos compatriotes était si grande que plusieurs de mes collègues et moi-même ne pouvions nous empêcher de pleurer.

Ils ont quitté Cahors le ... par la petite gare de Cahors que vous avez pu remarquer en venant au dépôt : on leur a évité de traverser la ville, ce qui aurait pu occasionner des manifestations et moi-même sur le trajet du dépôt à la gare, j'ai pris la tête de la colonne et à toutes les personnes qui étaient stupéfaites de voir des soldats revêtus d'uniformes allemands traverser les rues, précédés d'un drapeau rouge et blanc avec un aigle aux ailes déployées, je me hâtais de dire :

« Ce sont des Polonais, ce ne sont pas des Allemands ! »

En un clin d'œil, la nouvelle se répandit et les abords de la petite gare furent bientôt noirs de monde. Le sergent-major prit ses dispositions pour qu'ils ne fussent pas écrasés par les curieux : moi, je leur fis donner à boire et des que je pus je les fis entrer sur le quai de la gare. Notre capitaine les passa en revue, me fit donner les instructions pour le voyage. Konatowski, du dépôt de Toulouse, et Starkowski, qui sont caporaux, prirent chacun le commandement d'un groupe, et alors commença une scène inoubliable pour ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

Un drapeau tricolore fut offert au détachement et là à l'ombre de nos couleurs et des vôtres le capitaine autorisa les Polonais à chanter la « Marseillaise » et votre hymne national. Votre cœur de patriote aurait frissonné en entendant ces voix jeunes et mûres faire retentir aux échos de nos vieilles collines, patrie de Gambetta les strophes immortelles de Rouget de l'Isle et la cadence lente de votre chant national. Les applaudissements crépitèrent et, quand le train s'ébranla, malgré ces uniformes allemands, malgré les souvenirs amers que ces uniformes peuvent évoquer dans des coeurs français, vous n'auriez entendu que les cris : « Vive la Pologne ! Vive la France ! » Eux, pendant ce temps, agitaient les drapeaux aux portières et criaient à tue-tête : « Vive la France ! Vive la liberté ! » C'était grande et réconfortant. Je n'ai pas besoin de vous dire que les nôtres (les Polonais du dépôt de Cahors) nous touchèrent la main à tous ainsi qu'au capitaine. Ces pauvres diables pleuraient comme des enfants !...

Je vous prie, etc... P.-C. GREZÈS, interprète.

(1) *France et Pologne (Guerre 1914-1915, par HENRY JAM, Orléans, Imp. Aug. Gout et C°, 1915.)*

BULLETIN

— Les frontières de l'Empire Russe fermées.

On nous communique que le gouvernement russe ne délivre plus de passeport à l'étranger. Il est défendu de quitter l'Empire.

— Avis à la presse Anglaise.

Depuis plusieurs années l'Angleterre, et surtout la presse anglaise, est la dupe d'un drôle de personnage du nom sonore de Prince Paul Zbawca (Sauveur) Riedelski. Ce soi-disant prince distribue des diplômes d'honneur, envoie des télégrammes, répand des imprimés ornés modestement des portraits de Jean Sobieski, de la Vierge de Czenstochowa et de lui-même, en parlant au nom d'une « ligue polonaise ».

Ce bluff princier est arrivé au point que, dans un journal aussi sérieux que *The Times* du 15 juin, nous trouvons une annonce solennelle d'un « Général Polish Relief Fund » et parmi des noms anglais très honorables il y a en tête le fameux prince.

Nous nous voyons dans l'obligation d'avoir à démasquer ce soi-disant prince.

C'est un nommé, tout simplement, Riedel, sous-officier allemand qui ne parle même pas polonais et qui arriva, il y a quelques années, à Liverpool où, dans la masse des ouvriers polonais et ruthènes illettrés, il revendiqua un titre princier.

Est-ce seulement un maniaque, nous ne pouvons nous prononcer ? Nous constatons qu'aucune famille princière du nom boche de Riedel, même avec une terminaison « ski », n'a jamais existé.

Il y a deux ans, ce sire voulut mettre pied à Paris, mais démasqué immédiatement il s'est sauvé de l'autre côté de la Manche. Il continue à profiter là-bas de la grande sympathie, qu'on manifeste pour la cause polonaise, et de l'ignorance absolue où l'on est de tout ce qui touche la Pologne.

Il est temps que nos confrères anglais cessent toutes relations avec M. Riedel.

— Le hoquet de l'ancien régime.

Malgré toutes les déclarations faites dernièrement aux Polonais par le gouvernement russe, le hoquet bureaucratique continue même contre la volonté (nous l'espérons) des sphères dirigeantes.

Ainsi, les journaux polonais communiquent que Mme Marie Luboinska, ayant fait des démarches pour obtenir la permission d'ouvrir une école libre de jeunes filles polonaises à Vilna, vient de recevoir une réponse négative.

Le 6 octobre 1914, par un ordre de l'Etat-Major Général « N° 330 », il est défendu de vendre et de distribuer la musique et les paroles de l'Hymne National polonais.

M. le Bureau ne veut pas la reconstitution de la Pologne.

A quoi pourrait-on comparer la Pologne dans la guerre actuelle ?

A une victime dont les assassins, après avoir dépoillé son cadavre et s'être ensuite pris aux cheveux, ont commis le sacrilège, conséquence fatale de leur crime, de violer sa tombe et de l'en faire sortir, afin qu'elle leur prétât main forte, ne pouvant, sans son concours, vider autrement leur querelle.

— En vente à l'Administration de « POLONIA » :

1) L'Hymne National Polonais, musique et paroles 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.

2) Neuf cartes historiques de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.

3) « La Question polonaise », par Joseph de Lipkowski, édition en français et anglais ensemble, avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50; franco, 4 fr.

4) « La Proclamation du Généralissime russe et l'opinion française », 1 fr.; franco, 1 fr. 25.

5) Les reproductions des compositions de Jan Styka, « La Mort de Szynski » et « La France délivrant la Pologne et la Belgique », 1 fr. pièce; franco, 1 fr. 20.

6) La carte de la Pologne de 1772, avec description d'après L. Strzembosz, 0 fr. 70; franco, 0 fr. 90.

7) La carte postale avec l'Aigle blanche, lithogr. en cinq couleurs, 10 pièces, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.

8) Les cartes postales chromolithogr. artist., édit. polonaise, reproductions d'œuvres d'art: prix divers.

9) Sur le Passé de la Prusse avec une carte des provinces polonaises de la Prusse, 1 fr.; franco, 1 fr. 25.

10) Le Chant National Polonais, Boże, coś Polskę, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.

11) Le prochain Congrès de la paix et la question polonaise par Joseph de Lipkowski édition en français et en anglais ensemble, avec une carte ethnographique, 2 fr.; franco 2 fr. 25.

L'Administration est ouverte tous les jours de 14 h. à 18 heures.

ZIEMIE POLSKIE

Echo salw armatnych dosięgło już murów Warszawy. Walka krwawa toczy się już w najblższych okolicach naszej stolicy. Niemcy sięgają już Piaseczna, Nadarzyna, Pułtuska. Z godziny na godzinę należy się spodziewać rozstrzygnięcia walki, wzięcia a może uwolnienia Warszawy od zalewu.

Skrawek Królestwa Polskiego, który po-dotąd był w ręku armii rosyjskiej, topnieje w oczach. Grójec, Kalwarja, Hrubieszów, Radom, Krasnystaw, Przasnysz, Sochaczew, Płońsk, Ostrołęka są już w posiadaniu armii austriackich. Na północy forpoczyt pruskie dochodzą do Poniewierza, Mitawy, stoją przed Kownem.

Ostatnie telegramy utrzymują, że napór fali austro-niemieckiej słabnie, że Rosjanie przyprawili swych nieprzyjaciół o dotkliwe straty. Na sprawdzenie tych nowin nikt długo czekać nie będzie.

Wyludnienie Warszawy przybrało już w połowie lipca niebywałe rozmiary. Oto co powiadają czasopisma warszawskie:

W wykonaniu rozkazu Zwierzchniego Wodza, w sprawie przymusowego wyjazdu wszystkich osób, które zamieszkały w Warszawie po 14 lipca 1914 r., wyjechało ogółem 70.000 osób płci obojej. Łącznie z osobami, które dobrowolnie opuściły Warszawę, wyjeżdżając na letniska, na Litwę i Ruś i dalej, ludność Warszawy zmniejszyła się o 190.000.

Gromadne aresztowanie w Płocku.

Władze pruskie aresztowały całą milicję obywatelską w Płocku i następnie wywozły ją na berline w stronę Włocławka, prawdopodobnie do Torunia. Przyczyną tego gwałtu pruskiego było rzekome lekceważenie niemieckich władz wojskowych i wojska wogóle.

Z Częstochowy donoszą do pism śląskich: Ponieważ miejscowi obywatele odmówili współudziału w utworzeniu sądów pierwszej instancji, przeto cywilny zarząd niemiecki utworzył własny sąd, który rozpoczął rozpatrywanie spraw w tych dniach.

Krwawe parachunki się zaczęły w Galicji.

Oto Starostwo tarnowskie ogłosiło, dnia 26 maja, na murach miasta Tarnowa, wyroki sądu polowego czwartej komendy etapowej, jako orzekającego w charakterze sądu dorąznego obrony krajowej, z rozprawy, odbytej dnia 19 b.m., pod przewodnictwem pułkownika Józefa Brehma. Na karę śmierci, przez powieszenie, zostali za zbrodnię zdrady głównej skazani:

1) Bolesław Łazarski, profesor gimnazjum nauczycielskiego, lat 50; 2) Bazyli Piasecznik, lat 30 palacz kolejowy w Tarnowie; 3) Salomon Fast, lat 47, kupiec z Tarnowa; 4) Paweł Musiał, kamieniarz w Tarnowie, lat 57; 5) Agata Nytkówna, służąca z Tarnowa, lat 33; 6) Jan

Plonka, pomocnik piekarza z Tarnowa, lat 60; 7) Karol Weiss, szewc, lat 44 i 8) Damian Witalis z Zabłocia pod Tarnowem, handlarz, lat 54.

Wyroki śmierci wykonano na Łazarskim, Piaseczniku, Faście, Musiale i Witalisie, w dniu 21 maja, w południe. W drodze łaski, karę śmierci zmieniono: Nytkównie na 20 lat ciężkiego więzienia, Plonce na 10 lat, Weissowi na 10 lat, obostrzonego postem co miesiąc.

— Donoszą z Wiednia, że, wobec coraz częściej zdarzającego się nielojalnego traktowania Polaków przez wyższe sfery rządzące, jak też wobec milczącego zachowania się rządu austriackiego względem swoich zobowiązań, poseł Władysław Jaworski, w imieniu Koła polskiego, wystąpił do ministra dla Galicji, Morawskiego aby zażądał kategorycznej deklaracji monarchii Habsburskiej co do przyszłego ustroju politycznego.

Z Poznania donoszą, że politycy polscy żądają, aby rząd pruski zaaprobował zobowiązania austriackie.

Minister dla Galicji, Morawski, i prezes Koła polskiego, Biliński, byli na długiej audiencji u cesarza Franciszka Józefa, niewątpliwie w tej samej sprawie.

— Na mocy wyroku sądu polowego z dnia 24 czerwca 1915 r., w Sannikach, skazani zostali na śmierć, jak w *Deutsche Lodzer Zeitung* z dnia 28 czerwca ogłasza sąd komendantury etapowej w Sannikach, następujące osoby:

1) dawnijszy kucharz, a późniejszy kupiec, Gustaw Adolf Baumgardt z Gombina,

2) ślusarz, Józef Kuźma z Warszawy,

3) kasjer, Henryk Aleksowski z Warszawy,

4) robotnik przygodny, Henryk Furmańczyk z Warszawy,

5) kelner, Tadeusz Kaczmarski z Warszawy,

6) zecer, Feliks Kosiński z Warszawy.

Wszyscy wyżej wymienieni za szpiegowanie na rzecz Rosji.

7) Kaczmarz, Jan Łęcion, z Gombina, ponieważ szpiegowi rosyjskiemu pomagał.

8) Młynarz, Andrzej Witkowski z Czermna, pod Gombinem.

9) Robotnik, Andrzej Matuszczak z Kap, pod Gombinem.

10) Rybak i koszykarz, Roch Wodarski z Żyrka Polskiego, pod Gombinem.

Trzej ostatni, ponieważ rosyjskie władzy wojskowej pomagali przez to, że ukrywali żołnierzy rosyjskich, a następnie pomogli im przedostać się do własnych oddziałów. Zarzut ten spotkał także, wymienionego pod numerem siódmym, Łęciona.

Wszystkich zasadzonych rozstrzelano w Sannikach, 25 czerwca 1915 r., o godz. 4 rano.

Podpisany główny sędzia wojskowy (*Gerichtsherr*) baron von Wrangel, major i komendant, oraz radca sądu polowego dr. Broze.

— Z Kopenhagi donoszą, że ks. Edmund Dalbor przyjął ofiarowaną mu godność arcybiskupa gnieźnieńsko-poznańskiego i że już nominację otrzymał. Konsekracja nowego dostoójnika nastąpiła już za kilka tygodni.

— Dr. Stanisław Stroński, profesor Wszechnicy krakowskiej i poseł sejmowy, który, w grudniu roku zeszłego, został internowany w Mürzzuschlag, służy obecnie w armii pod karabinem. Jan Zamorski, poseł do parlamentu wiedeńskiego i sejmu, po dłuższym pobycie w więzieniu w Ołomuńcu, przebywał w pierwszych dniach maja w Górnjej Austrii, gdzie go władze austriackie internowały. Według niesprawdzonych głosek, Zamorski miał być wzięty do wojska.

— Redakcja, wychodzącego we Lwowie, « Słowa Polskiego », w chwili opuszczenia stolicy Galicji przez Rosjan — wyjechała do Kijowa. Wyjazd ten przewodników najpoczytniejszego organu we Lwowie nastąpił wskutek stanowiska politycznego, jakie « Słowo Polskie » zajęło po ustąpieniu Austrjaków.

Ostatnie wiadomości potwierdzają przewidywane represje austriackie przeciwko czasopismom polskim, które podczas, zalewu rosyjskiego, zrezygnowały ze stanowiska neutralnego. Komenda wojskowa lwowska zawiesiła mianowicie wydawnictwa « Dziennika Polskiego » i « Gazety Narodowej ».

OPINJE POLSKIE

Na kilka dni przed opuszczeniem Lwowa przez armię rosyjską, *Słowo Polskie* ogłosiło artykuł p. t. «O spokój ducha», w którym, między innymi, tak pisze:

«Plany wojny po obu stronach są zbiorowe, trudne do wyrozumienia w jakimś jednym punkcie. Różnice między przewidywaniami a rzeczywistością, w poszczególnych okresach, mogą być wielkie. Linie przesuwają się, zagarniając coraz nowsze okolice, którym się zdawało, że wszystko przeszły, czem im wojna groziła. Są nawroty, powroty, odwroty.

Nikt w społeczeństwie nie może być tu strategiem i prorokiem. Na wszystko trzeba być zawsze przygotowanym, a rozum, jeżeli na czemś oprzeć się może, to na odległszych widokach.

Gdy zbliża się głuchy głos armat, to ludziom zdaje się, że właśnie tu, gdzie oni są, decydować się będą losy wojny. Trzeba jednak odwoływać się wtedy do rozumu rozleglejszego i oddzielać to, co jest osobistego, od sprawy samej wojny.

Wojna jest zjawiskiem historycznym. Nie można obliczyć zwycięstwa w punkcie danym, ale całość można przewidzieć według danych politycznych i psychologicznych. Dane te składają się na pewnik, że ostatecznym wynikiem wojny będzie zwycięstwo koalicji poczwórnego już dzisiaj porozumienia.

Oczywiście, gdy ktoś bierze sprawy ze stanowiska osobisto-lokalnego spokoju, to nie wielka dla niego pociecha wogóle, kto wygra, gdy jemu jest źle. Ale Polacy przywykli inaczej patrzeć na sprawy. I to jest wyższy stopień życia.

Źle może być nam, ale co będzie z przyszłymi pokoleniami? Co będzie z narodem?

Wszystko się poświęci osobiście za jakąkolwiek nadzieję lepszego jutra dla narodu. Każdemu z nas łatwiej pogodzić się ze śmiercią nawet, gdy ostatnia myśl będzie widzenie czegoś jasnego dla pokoleń, po nas idących.

Jeżeli Polacy zdecydowali się w potężnej większości na jedną myśl polityczną w tej wojnie, jeśli ze spokojem ponoszą ofiarę krwi i mienia, to tylko dlatego, że wierzą, iż wojna ta ureguluje prawo istnienia narodów pokrzywdzonych, a mających takie same prawo bytu, jak inne.

Nie obietnice tylko są podstawą tego sposobu myślenia, ale rzeczowa logika faktów. Sprawa polska — pomimo przeciwnych nieraz pozorów — stoi dobrze. Wola Polaków jest znana, prawo do życia udowodnione i cywilizacją naszą i przytomnością myśli politycznej. Choćby zaszyły takie epizody, że cała Polska znajdzie się, jako teren, w niemieckiej okupacji, to jeszcze ten epizod nie przesadzi wyniku ostatecznego».

◆ O Legjony Polskie we Włoszech.

W «Zgodzie», organie urzędowym Związku Narodowego Polskiego w Stanach Zjednoczonych, znajdujemy gorące wezwanie p. Zdzisława Przeboja do tworzenia Legionów Polskich, na Ziemi włoskiej, i wezwanie zaopatrzone długiem a przychylnym dla nowej myśli omówieniem redakcyjnym przedmiotu.

P. Przebój, w gorących słowach, zwraca się do Sokolstwa polskiego w Stanach Zjednoczonych, wypomina przeszłość, tradycję założenia «Z Ziemi Włoskiej do Polski», mówi o szczerzych zamiarach Włoch ku nam, o jedynej w Europie opinii włoskiej, która, bez obłudy, bez sztucznych wybiegów, stanęła na gruncie załatwienia kwestji polskiej, w myśl naszych najświętniejszych tradycji narodowych i politycznych. P. Przebój nakoniec słusznie ostrzega przed naiwnym zaślepieniem, które ludzi nas wiarą w jakowęs

narodzenie się sumienia Europy, w jakowęs wymiar sprawiedliwości, jakowęs nowe podstawy moralne przyszłego stosunku mocarstw i narodów.

Stojąc na gruncie prawdy, że dobro naszej sprawy łączy się z dobrem demokracji zachodnio-europejskich, że zwycięstwo koalicji, a w szczególności zwycięstwo zachodniego jej odłamu, w ładne jest przyszłość naszą ugruntować, byliśmy i jesteśmy przekonani, że każda, bodaj najsłabsza, jednostka militarna, rzucona na szalę zachodu, jest nie tylko długiem należnym naszej, wskroś zachodnio-europejskiej, cywilizacji, ale i przyczynieniem się do odbudowania Polski. Nawet tam, gdzie ta jednostka jest wataha i nieznacząca, nawet tam utrwała ona nasze prawa moralne, nawet tam każda kropla krwi polskiej ma wagę potężną...

Weźcie, dla przykładu, maluteczki oddziałek, tak zwanych, «Bajonczyków», zapomnijcie o bajkach, plotkach i przechwałkach, pamiętajcie, że oddziałek ten składało tylko stu kilkunastu ludzi, że nie było nawet kompanii polskiej. I patrzcie na olbrzymie zwycięstwo moralne tego oddziałku... Uczcił go Senat i Minister wojny, — uczciła cała Francja... Gdy, po bitwie pamiętnej, generał korpusu armii stanął przed pułkiem, rozległa się komenda «Polacy naprzód» i do garstki, która wyszła bez szwanku, zwrócił się generał i zwrócił tak, że żaden z tych naszych żołnierzyków, za cenę życia, nie chciałby wyrzec się tej chwili. A po tem ta garstka ruszyła przed frontem i sztab wypreżył się przed garstką Polskich Wolontariuszów i dywizja sprezentowała broń. A po tem, ta garstka dosiągnęła naraż murów Belfortu i oto, niby błyśkawica, rozeszła się wieść, że w ciążie wojska idą Polacy, bohaterowie z pod Arras, i oto ludność rzuciła się ku nim z kwiatami, okrzykami, otwartemi ramionami...

Są, którzy tego nie pojmują, którzy ważą jeno udręki, wynikłe z różnojęzycznego otoczenia legionu, z niedoli żołnierza, twardego jego życia, bo są i tacy, którzy dziś są tak blisko gmachu dźwigniętego, iż nie widzą wierzchołka, bo ściana bezbarwna, szara, cios ponury, zły, jest im całym i jedynym widokiem...

Więc znów myśl szalona o nowych Legionach? Znów intencja zmarnowania zastępu młodzieży? — Nie, to już jeno akademicka rozprawa. — Wezwanie pana Przeboja przebrzmie bez echo. Sokolstwo amerykańskie nie poruszy się. Posipią się artykuły strzeliste, uczone przepisy na hartowanie sił i szczędzenie ich dla ojczyzny, ale skutku już nie będzie.

Klątwa bowiem chciała, żeby ci, którzy od lat najhuczniej, najzajadlej, najgorliwiej szkowali się na chwilę, gdy godzina wybije, żeby ci właśnie, w najlepszym razie, zeszli na rezerwę cichych obywatele.

Lecz jestże to klątwa doprawdy? — Przyszłość, może już bliska przyszłość pokaże, czyli prawda, że tworzenie jednostek militarnych polskich, poza przymusem mobilizacji, było słusznem miało znaczenie polityczne czy nie miało.

Związek Narodowy Polski w Stanach Zjednoczonych i pokrewne mu Sokolstwo są organizacjami tak doniosłemi, że życzymy im, dla dobra ogólnego, aby ich była racja, aby oni, nie my, święteli tryumf zasadniczy.

Czekajmy za tem jutra. Czekajmy w spokoju i skupieniu i nie marnujmy papieru i atramentu na snucie nowych projektów o tem, co by to było, gdyby wszyscy Polacy chcieli chcieć...

Prenumeratorów rocznych, półrocznych i kwartalnych prosimy o rychłe uiszczanie należnej opłaty; — zaledgającym znewoleni będziemy przerwać wysyłanie «Polonji».

“NADZIEJA? CZY ROZPACZ?”

Nadziejo! Matko głupich! Jeśli ten, macierzy Tytuł, słusznie się komuś, od kogoś, należy, A to, widzi Bóg, od nas, to, widzi Bóg, tobie Od nas, którzy na marzeń, wciąż ronionych, grobie Pielegnuję cię zawsze, o palmo zielona! Ostatkiem krwi, tępniącej jeszcze w głebi łona, Ostatkiem lez, z zwarzonych, tyloma ich, oczów, Żywiąc, na przekor wszemu, szmaragd tych [warkoczów! Tobie, co też na przekor wszemu, z obiecanek, Nie szczędzi dżatwie twojej ludzących cacanek.

* * *

Byleby kiedykolwiek, na króciej lub dłużej, Widnokreg polityczny zaszędzi chmurą burzy, Byleby kiedykolwiek lysnęła, raz, blada Błyśkawica, co gromy wojny zapowiada; Natychmiast, w jej zyzgaki wlepiwszy spojrzenia, Zaczynamy już roić dumkę wyzwolenia: Przewidujemy już potop, co, wiadome dzieje, Wrogów naszych, rzecz prosta, z kretesem zaleje, A nas, w «Arce Noego», bez zbytecznej szkody, Na spienionych fal grzbicie, dźwignie w raj [swobody!

* * *

Lecz... burze przemijają: Od wieku... z ogonem Przeleciało ich mnóstwo światów nieboskłonem, Co lat dziesięć, w przeciąciu, może częściej nawet, Jakaś, gdzieś, kanonada, z jakichś, gdzieś, grzmi [lawet,

To tam, kiedy dzień świta, totam, gdzie on gaśnie, Nawałnica krwi ludzkiej, struga, raz wraz, [chlaśnie. Mkną: miejscowe powodzie. Huragan, miejscowości, Zerwawszy się, szmat ziemi zaściela gruzami; Lecz ów potop ogólny, co go sen nasz czeka, Zbawczy ów, dla nas, potop, wciąż zwleka i zwleka

* * *

Burze, mijają, mówim. Przemknęło ich krocie Nie jeden lud z upadku podnosząc w istocie. Nie jeden: Po kolej: Greków, Belgów, Włochów, Węgrów, Serbów, Bułgarów, Mołdawo-Wołochów, Lik plemion, niż od nas stojących oświąta, Z przeszłością mniej, w zaszczytne wspomnienia, [bogata,

Lub słabzych numeryczne, gdyśmy w hurt [złaczeni,

Lub na węszej, niż kraj nasz, osiadłych [przestrzeni,

Lik plemion, zdobył wolę, wszystkim, jużeś, [długna,

Ku której, my li tylko, szarpim się, naprawźno!

* * *

Dzisiaj... znów niebo... w ogniu! Nie gdzieś już, w oddali,

We własne nasze strzechy, grom za gromem [wali.

Od Karpat do Bałtyku, cała hej i równina, Która Wisła, królowa rzek naszych, przerzyna, Krwawem, wezbrała, morzem: z trzech kierunków świata,

Trzy wichry, trzy nam wraże, co przez długie [lata,

By nas zgubić do szczętu, zgodnie, dotąd parły, Dzisiaj się, przeciw sobie, nad nami rozzarły I dyszą, na wyścigi, każdy z innej strony,

W serce nasze, rozdarłe, w mózg, osołomiony!

* * *

Teraz przeto... lub... nigdy! Tak by się zdawało, Teraz, więc dumce naszej, przyobleklszy ciało, Stać się rzeczywistością, lub spełnić na zawsze Potop przeszędzi raz w końcu! Co chwila to [krwawsze

Fale jego już kryją Europy dwie trzecie.

I w Azji, i w Afryce, i w całutkim świecie,

Słychać echaich szumów. Gdzie arka zbawienia? Gdzie arka, co ja nasze skleciły marzenia? Patrzmy i patrzmy chciwie, skąd i kiedy, nagle, Wychyla się z tumanów jej maszty, jej żagle!

* * *

Patrzmy i nic... nie widzę...! O nadziejo i Mamo, Czyż, jak tyle już razy, obecnie, tak samo. Wszystko to, li mirażem? Czyż zniosłszy, znów, [tyle, Przebudzim się z urojen, jak wprzody, w mogile? W kajdanach? w poniżeniu? Czyż, miasto stać u [mety, Dramat naszej historii i nadal, niestety, Powtarza się bez zmiany, tragiczny, ponury, Przez kopalnie Sybiru, i przez katorg mury? Pierś szarpią niepewności i zwąpiona kleszcze, Nadziejo! Matko głupich! czyż zwiedziesz nas [jeszcze?

* * *

O! gdyby tak być miało, nadziejo ty, płocha, Nadziejo, co nie matka, w tobie, lecz macocha, Nadziejo dręcycielko! Syci twych katuszy, My, marne twoje zielsko, wyplenimy z duszy I, nie licząc już na nie, nie pragnąc niczego, Wierząc w jedno: w konieczność i w wieczystość [złego; Zli sami, instynktowi ciał zachowawczemu Posłusznici, więc, wśród wilków, wyając po wilczemu, Kły, dotąd, illuzjami, zmędrzejem rozpaczają Item się, może, losy nasze przeinaczą [zawiesza J. S. CHAMIEC
Paryż, d. 25 kwietnia 1915 r.

Samorząd miejski.

Rząd niemiecki zaprowadził w okupowanej części Królestwa Polskiego « samorząd » miejski. Generał feldmarszałek von Hindenburg ogłosił mianowicie, w dniu 19 czerwca 1915 r., *Städte Ordnung* czyli ustawę miejską « dla pozostałych pod administracją niemiecką terytoriów Polski rosyjskiej ». Prawo to ukazało się w prasie w ostatnich dniach czerwca, obowiązuje zaś od 1 lipca. Ciekawy to przyczynek do zrozumienia zamiarów i « dań wojennych ». Niemcy, gdyby ten nowy zaborz niemiecki miał pozostać przy państwie niemieckiem, o czem na serio marzą Niemcy, jak to już wiemy z rozpraw parlamentu niemieckiego, sejmu pruskiego, z komunikatu partii narodowoliberalnej, z przemówienia króla bawarskiego, z mowy kanclerza Bethman-Hollwega i wiceprezesa ministerium pruskiego, Delbrücka. Królestwo Polskie, o ile je zajęli Niemcy, ma pozostać na zawsze przy cesarstwie niemieckim i ma otrzymać, skreślony wolą wyższych urzędników niemieckich, « samorząd », istniejący wprawdzie na papierze, a w rzeczywistości będący parodją idei samorządowej.

« Statut miejski », narazie, rozciąga się na następujące miasta: Łódź, Częstochowę, Sosnowiec, Będzin, Kalisz, Włocławek, Fabianice, Wieluń, Sieradz, Zduńską Wolę, Kutno, Łęczyce, Ozorków, Zgierz, Gostynin, Nieszawę, Koło, Konin, Słupcę, Turek i Zawiercie.

Administrację miejską, statut dzieli na urzędy płatne i niepłatne, czyli honorowe. Urzędnicy płatni nie potrzebują być obywatełami danych miast, urzędnicy honorowi muszą nimi być. W każdym mieście ma istnieć magistrat i zgromadzenie radnych miejskich. Magistrat składa się z burmistrza, drugiego burmistrza i szeregu ławników (Schöffen). Burmistrza mianuje szef administracji cywilnej w Królestwie, drugiego burmistrza odnośnie władz nadzorcza, którą w Łodzi stanowi prezydent policji, we wszystkich innych miastach szef powiatowy. Ławników wybiera zgromadzenie radnych miejskich. Radnych wybierają « obywatele », to jest pełnoletni mężczyźni, mieszkający conajmniej rok w danej miejscowości, o ile nie są urzędnikami administracji niemieckiej. Pierwszych ławników i radnych mianuje władz nadzorcza. Każdy mianowany musi przyjąć urząd, w przeciwnym razie, grozi mu wysoka kara pieniężna (aż do 10.000 marek), lub więzienie aż do sześciu miesięcy. Wybranych drugich burmistrzów, ławników i radnych władz nadzorcza (prezydent policji względnie szef powiatowy) może w każdej chwili usunąć: Uchwały i postanowienia magistratu i

rady miejskiej wymagają potwierdzenia władzy nadzorczej i mogą być unieważnione. Oporne rady miejskie mogą być każdej chwili, rozwiązane

Językiem urzędowym jest język niemiecki i polski. W jaki sposób języki te mają być używane, o tem ma decydować regulamin każdej administracji miejskiej. Regulamin taki naturalnie musi być potwierdzony przez władzę nadzorczą. Z władzami niemieckimi wolno posługiwać się tylko językiem niemieckim.

Policję, którą musi utrzymywać miasto własnym kosztem, mianuje burmistrz. Nominację jego potwierdza władz nadzorcza. Wykonywanie władzy policyjnej odbywa się w imieniu Rzeszy niemieckiej.

Kompetencja administracji miejskiej obejmuje wszystkie dziedziny życia zbiorowego w danej miejscowości, włącznie z szkolnictwem. W pierwszym rzędzie jednak chodzi o sprawy gospodarcze i sanitarne.

Z tego krótkiego szkicu wyłania się myśl podstawowa niemiecka: ujęcie ludności miejscowej w tak sprzyjste karby, by rząd niemiecki miał wszystkich w swojej mocy i pod swym bezpośrednim nadzorem. Ważniejsze urzędy mogą być sprawowane tylko przez Niemców, lub przez osoby oddane ślepco sprawie niemieckiej. Inni będą trzymani zdala od spraw lokalnych, gdyż władz nadzorcza (landraci) może każdego w każdej chwili usunąć.

POLEGLI

s. + p.

KAROL PRZAIZANG

Wolontariusz Pierwszego Oddziału, kapral, Bajonczyk, rodem z Księstwa Poznańskiego, z zawodu mechanik, — zaciągnął się do szeregu w Bordeaux — poległ w dniu 9 maja, w bitwie pod Arras. S.p. Przaizang pozostawia po sobie pamięć szczerego żołnierza, kochanego towarzysza broni.

Cześć Jego pamięci,

s. + p.

JAN PRUSZYŃSKI

Wolontariusz Pierwszego Oddziału, Bajonczyk, rodem z Wilna, umarł dnia 12 lipca w szpitalu z ran, odebranych w bitwie, dnia 16 czerwca, w roku życia trzydziestym pierwszym.

S.p. Pruszyński otrzymał siedem ran w prawą nogę — a w lewą postrzał karabinowy, — gdy włókną się w stronę ambulansu, przygniotła go ściana okopu, która się nań osunęła. Przewieziony do szpitala w La Flèche (Sarthe), po kilkudniowych cierpieniach, ufając w swetrych wyzdrowienie, oddał Bogu ducha.

Dzielny wolontariusz został pochowany na cmentarzu w La Flèche z honorami wojskowymi.

Cześć Jego pamięci.

ZAWSZE CI SAMI

(Prasa niemiecka o nas)

Nie, nie zmienili się! Te same spaczone pojęcia, ten sam rozluhwalony ton, te same niemal obraźliwe słowa. Wystarczy przejrzeć prasę niemiecką z ostatnich tygodni, aby się przekonać, że w stosunku Niemcom do nas, żadna nie zaszła zmiana. Zresztą, czyżby mogło być inaczej? Przecież ich pojęcia o Polscie nie są bynajmniej zjawiskiem przypadkowem, lecz wchodzą w skład konsekwentnie budowanego i przy współudziale najciemniejszych sił wojującego imperjalizmu zbudowanego systemu. Ekspansja polityczna Niemiec szukała zawsze dla siebie jakiejś ideologicznej podbudowy, a nauka niemiecka wszak umie pracować na zamówienie. Co w ten sposób wspólnie wypracowano, co przez dziesięciolecia wprowadzano w ogólny obieg pojęć — to wszystko tak głęboko wryło się w ich sposób myślenia, że ani na chwilę nie potrafią się od niego oderwać.

Podbudowa ideologiczna imperjalizmu niemieckiego spoczywa, zdaje się, na dwóch filarach.

Pierwszym z nich jest legenda o «wybranym narodzie niemieckim» i bezwzględnej niższości wszystkich innych. Jak, w celach polityki rabunkowej na Zachodzie, sfabrykowali doktrynę o dekadencji Francji, tak, na usługi swojego «Drang nach Osten», wypracowali misternie baśń o niedotęwie kulturalnym Słowian. Rosjanin jest dla nich uosobieniem tępoty umysłowej. Polak wcieleniem nieporządku, a jeden i drugi nie wy-zedzi jeszcze z okresu przedhistorycznego. Dwa przykłady z ostatnich czasów.

W berlińskim dzienniku «Die Woche», w artykule «Drogi bez dna», czytamy:

«Jeśli zapuśmy o przyczyny, dlaczego drogi są tak złe i tak zaniedbane, to możemy ich przytoczyć kilka. Po pierwsze, nie ulega wątpliwości, że ponosi tu winę ludność. Polak nie dba o to, aby utrzymywać swoje drogi w porządku, zostawia on rzeczy ich własnym losom i woli wziąć złamany wóz i zdychającego konia, niż zdecydować się naprawić drogi skrzetną pracę i nakładem pieniędzy... Nieraz pytamy sam siebie, jak mieszkańcy mogą znieść takie drogi. Trzeba do tego niepojętej dla nas zgodzie obojętności i lenistwa».

A potem, z miną tryumfującą Kolumba autor dodaje: «Tu zrozumiłem, dlaczego mężczyźni i kobiety noszą wszędzie wysokie buty: bez tego najskromniejsza nawet komunikacja byłaby tu niemożliwa».

Wrażenia z Galicji, jakie niejaki E. Berghaus, żołnierz armii niemieckiej, zdążający pod Przemysł, przesyła do «Koelnische Zeitung», są bardziej typowe. A mogłyby być dla nas mieszkańca nawet bolesne, gdyby się nie uwzględniło ust, które je wypowiadają. Z wrażeń tego, mimo woli ośmieszającego się Niemca, wyrywamy kilka zdani charakterystycznych:

«Strój kobiet (w oryginale diminiutivum: dämmchen) pstry i jaskrawy. Jest to próżność dzikich i niedorozwiniętych ludów, odziana w barwne płachtę muślinowe, obwieszona koralami i fałuchami z muszli (sic!). Słyszeliśmy, jak ten ludek (w oryginale: Leutchen) śpiewa. O Boże! Czułem się, jakby w indyjskim «wigwamie», wśród Malajczyków z Borneo lub wśród Hotentotów». Autor przyznaje, że krajobraz był dla niego niespodzianką, a charakterystyczne jest tu nie to, co w Galicji znalazły, ale to czego szukali: «Większość z nas nie miała najmniejszego pojęcia o uroku galicyjskiego krajobrazu i przygotowana była ujrzeć pustynię pełną krośnotawych żebrawów i pcheli, pustynię, w której zasadniczym żywiołem jest to, co sobie wyobrażamy pod «polską gospodarką» (polnische Wirtschaft). Tymczasem przechodziliśmy przez kraj o cudownej barwnej, panoramie...».

Przytoczone cytaty charakteryzują dostatecznie te strony stosunku Niemiec do nas, która się wytworzyła na tle długiego i moździalnego konstruowanego doktryny o upośledzeniu rasy słowiańskiej. Ale imperjalizm, jako system, nie ogranicza się jedynie do poniżania tego, co, w imię «dziejowej misji cywilizacyjnej», ma się zamiar zawiązać. Drugim jego filarem jest coś, co można nazwać paleontologią historyczną.

Metoda ta polega na obląkanem weszaniu za tem, kiedy i w świód jakich okoliczności, stanął na jakiejś ziemi okuty but niemiecki, aby wkrótce potem rozpocząć «naukową» dedukcję, że ziemia ta jest niemiecka i słusznie Niemcom się należy. Uprawia się tą metodę zarówno w stosunku do Francji, jak w stosunku do Polski. Ale może nigdy nie była ona tak dotkliwa, tak obrazająca, w swojem nieposkromionem zuchwałstwie, jak w chwili obecnej. Znów dwa przykłady.

«Koelnische Zeitung», w notatce etnograficznej o Mazurach, podaje następujące informacje:

«O Mazurach panuje u nas ciągle jeszcze przekonanie, że kraj i lud nie ma nic wspólnego z kulturą, że pogranicze jest całkowicie w ubóstwie i głupotie. Jest to przekonanie fałszywe. Istnieje tu kultura, a mianowicie polsko-słowiańska z wpływem niemieckim... Lud mówi językiem polskim z domieszką słów niemieckich...».

Ale uroszczenia powyższej notatki błędną wobec kleptomańskich manewrów, jakich się dopuszcza «Die Woche» w artykule «Niemiecka flota na Wiśle»:

Już sam początek brzmi jak wyzwanie: «Niemiecka Wiśla, która przed wojną sięgała od Gdańskiego do Torunia, rozciąga się dziś przez Włocławek aż do Płocka». Następuje iluzoryczna wizja, trzymająca się niepewnie na zawodnej nici reminiscencji historycznych: «Miasta te

(Włocławek i Płock) z ich staremi wieżami leżą na stromym brzegu Wisły, jak gdyby się cieszyły z flag niemieckich, które powiewają na wietrze z okretem. Może brzmi w nich dawne wspomnienie o wieku XIII-ym i XIV-ym, kiedy to powstały nie tylko przez niemieckie prawo, ale i przez niemiecką ludność. Płock był starą stolicą Mazowsza, założoną przy pomocy niemieckich kolonistów. Włocławek nazywał się dawniej dobrze po niemiecku Leslau... W ręku naszej zwycięsko posuwającej się armii, stały się one znów ważnymi podporami niemieckości.

Zuchwałstwo dochodzi do szczytu, kiedy, autor zaczyna oddawać się fantazjowaniu na temat Warszawy: « Najbliższym celem pracy wojennej jest stare miasto Warszawa, które zdobył niegdyś wielki elektor — naszeg cesarza przodek. Niedługo szeroki grzbiet Wisły będzie nosić i pod Warszawę flagę niemiecką. A wówczas wieże Warszawy szepią będą o dawnych czasach, o brandenburskim elektorze i królu pruskim, których sztandary niegdyś, przed wiekami, oglądali».

Tu już wyuzdanie systemu przekroczyło swoją miarę, a gramatyka języka podboju przybrała formy zgoda bezprzykładne. To, co tu powiedziano przestaje być metodą, a staje się jakąś wyrafinowaną rozputą cynizmu. Oburzać się, czym machnąć ręką z politowaniem? Jedno wszakże jest pewne: Oni się nie zmienili!

T. P.

◆ Polskie Centralne Biuro Prasowe w Rapperswilu.

Pod takim tytułem otrzymaliśmy z Rapperswili komunikat, którego najważniejszy ustęp brzmi dosłownie:

« Z końcem majab. r., odbył się w Rapperswili zjazd kierowników agencji prasowych polskich zagranicą oraz publicystów, pracujących dla sprawy niepodległości polskiej w poszczególnych państwach europejskich. Na zjeździe uchwalono utworzyć zagraniczny związek prasowy polski, wyznaczając na siedzibę Centralnego Biura Prasowego miasto Rapperswil, w Szwajcarii. W skład « Polskiego Centralnego Biura Prasowego w Rapperswili » weszły agencje prasowe polskie w Mediolanie, Paryżu, Rapperswili, Berlinie, Wiedniu i Chicago, ponadto Biuro nasze rozporządza będzie współpracą z własnymi korespondentów w licznych państwach Europy i Ameryki. Zadaniem Polskiego Biura Centralnego Pr. w Rapperswili jest informowanie prasy zagranicznej o sprawach i sytuacji politycznej narodu polskiego pod trzema zaborami ze stanowiska i w duchu niepodległości polskiej. — « Polskie C. B. Pr. w Rapperswili prostować będzie tendencyjne i błędne informacje, udzielane prasie europejskiej przez nieodpowiedzialnych i przygodnych publicystów, niejednokrotnie agentów płatnych wrogich nam żywiołów. »

Owóz, pomimo wysunięcia przez tę nową organizację prasową (?), nie mającą zresztą związku z żadnymi, znanymi zagranicą, agencjami prasowymi polskimi, szczytnego hasła o niepodległości, musimy bardzo krytycznie traktować całe to zamierzenie... Nadewszystko główny działacz « rapperswileński », p. Zieliński, dowódł swoją działalnością, że jest gorącym zwolennikiem tylko orientacji niemiecko-austriackiej i że niepodległości, poza sympatiami niemiecko-austriackimi, a więc niepodległości tylkopolowej, nie uznaje. A dalej, żadna poważna instytucja prasowa polska nie posunęła by się do nadużywania i podszywania się pod znak Muzeum Narodowego Polskiego w Rapperswili... Nie potrzebujemy chyba tłumaczyć, że związek prasowy, jako organizacja, z natury rzeczy, musi szukać punktu centralnego dla swej siedziby, wychodzić z jakiegoś liczniejszego środowiska ludzkiego, to znaczy, że związek taki nie może zakładać ogniska w Wierzbnie pod Warszawą, w Ryczywole, a choćby nawet w Saint-Cloud bez szczególniej racji... Stąd łatwo pojąć, że na centralę biura agitacyjno-prasowego nie może nadawać

się miejscowości uboga, na bocznicy, za Zurichem, pozbawiona szybkiej komunikacji i mająca za oprawę, prócz kilkudziesięciu ubogich dworków i domków, starożytny zamek z bezpartyjną polską instytucją, z Muzeum Narodowem Polskim!... Z tem samem Muzeum, z którego p. Zieliński został usunięty, według oświadczenia głównych przewodników tej Instytucji, za to, że partyjna jego działalność kompromitowała charakter Muzeum... Dlaczego więc ów szumny « Związek », chwalący się odbyciem zjazdu « kierowników » agencji polskich (niestniejących zapewne) uparł się przy siedzibie w Rapperswili? — Dlaczego? — Odpowiedź prosta, aby korzystać z nieświadomości ludzi, aby podszywać się pod firmę Muzeum, aby udawać powagę zasłużonej Instytucji, aby tumanić opinie...

Jest to czyn sam przez sieć tak lekkomyślny i tak nieprzystojny, że trzeba wątpić o szczerości i właściwych zamiarach nadesłanej nam deklaracji i trzeba strzec się przynęty niepodległości, której głównym rezultatem będzie narażenie Instytucji Narodowej Polskiej na zatargi, zarzuty i przykrości. Pan Zieliński winien być nad tem zastanowić, pamiętać na swego własne enuncjacje i nadewszystko wyprowadzić się z Rapperswili, aby bowiem uczynić, jeżeli szczerze na nowe wstąpić chec tory, jakowyś przedział między swoją energią wzorajszą i zamysłami nowemi na jutro.

OFIARY

Nadesłano do Administracji « Polonji » następujące dary:

◆ Na Komitet Obywatelski.

WPP: Sterling, inżynier 50 fr.; — pani Pętkowska 10 fr.; — razem 60 fr.

Na posyłki dla Żołnierzy:

WPP: Dr. L. Chrzanowska 6 koszul wartości 20 fr.; — Mlle Peugnet dwanaście gotowych paczek z bielizną i przyborami dla żołnierzy, wartości 200 fr.; — Mme Godebska bielizny wartości 15 fr.; — Dr. Minkowski gotówka 5 fr.; — pani Michalewicz z Lublina (na książki dla legionistów) 11 fr. — Razem nadesłano darów za 251 franków. Łącznie z ogłoszonem w numerze 30 « Polonji » (dary w naturze i gotówce) 6.372 fr. 60 cent. — zebrano darów za 6.623 fr. 60 cent.

◆ Odzież dla rodzin górników.

WPiŃSTWO Wojciechowsce nadesłali ubrania i obuwia wartości 150 franków.

◆ Do nabycia w Administracji « Polonji ».

1) Nuty na fortepian « Jeszcze Polska nie zginęła », 50 cent.; za 10 egzemplarzy, 4 fr.; za 30 egzempl. 10 fr.

2) Nuty na fortepian i do śpiewu Boże, coś Polskę », 50 cent.; za 10 egzempl. 4 fr. i za 30 egzempl. 10 fr.

3) Mapy Polski, dziesięć map w siedmiu kolorach, z objaśnieniami w językach francuskim i angielskim, opracowanie Józefa Lipkowskiego, cena 1 fr. 25, z przesyłką 90 cent.

4) Mapa Polski roku 1772, z danymi statystycznymi, opracowana przez Wł. Strzembosza, 70 cent., z przesyłką 90 cent.

5) Reprodukcje kompozycji Jana Styki « Zgon Szuskiego » i « Sen w okopach », po franku za sztukę.

6) Zbiór artykułów francuskich z powodu odezwy Wielkiego księcia, franka za egzemplarz (na wyczerpaniu).

7) « Zbiór dokumentów, dotyczących sprawy polskiej, sierpień 1914 — styczeń 1915 », franka za egzemplarz, z przes. 1 fr. 20 cent.

8) Pocztówki z orłem polskim, litografowanym w pięciu kolorach, według wzoru gdańskiego. Jednego franka za 10 sztuk, z przesyłką 1 fr. 20.

9) Nalepki polskie z herbami Polski i Warszawy, w siedmiu kolorach, arkusz ze 105 nalepkami 2 fr., z przes. 2 fr. 20 cent.

10) Pocztówki artystyczne polskie, wydane w Warszawie i Krakowie, reprodukcje dzieł sztuki polskiej. Po 20 i 25 cent. za sztukę.

11) « Sur le Passé de la Prusse », z mapą kolorowaną prowincji polskich pod zaborem pruskim. Cena 1 fr. z przesyłką poczt. 1 fr. 25 cent.

12) Nowy Spiewnik Narodowy, wydanie krakowskie. Cena 3 fr., z przes. 3 fr. 25 cent.

13) « L'Italie pour la reconstitution de la Pologne ». Cena 2 fr. 50 cent. z przes. 2 fr. 75 cent.

14) « La Question Polonaise », Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie, równorzędne, z mapami Polski, cena 3 fr. 50 cent., z przesyłką 3 fr. 75 cent.

15) « Le Prochain Congrès de la Paix et la Question Polonaise » przez Józefa Lipkowskiego, wydanie francuskie i angielskie równorzędne, z mapą etnograficzną, cena 2 fr., z przes. 2 fr. 25 cent.

NEKROLOGIA

W Wiedniu, zmarła s. p. Zofja z Morawskich hr. Ludwikowa Broel-Platerowa, zasłużona na polu filantropii i pracy obywatelskiej.

W dniu 9 b.m., zmarła, w Warszawie, s. p. Zofja z Dembińskich Kozicka, matka Stanisława Kozickiego, redaktora « Gazety Warszawskiej ».

W d. 7 b.m., zmarł, w Łucku, na Wołyniu, s. p. August baron Kąsinowski, długoletni redaktor tygodników « Nasze Kłosy » i « Dobra Gospodyni ».

KRONIKA PARYSKA

◆ Sztandar Bajończyków.

Jan Sobański, chorąży sztandaru Bajończyków, w dniu 24 lipca, w obecności Bajończyków: Leona Szymańskiego, Karola Rusza i Tadeusza Wielowiejskiego, złożył sztandar Pierwszej Polskiej Kompanii do przechowania Komitetowi Wolontariuszów. Sztandar ten, o ile będzie uformowana polska kompania z udziałem Bajończyków (to jest ich części bodaj), będzie natychmiast do tej kompanii odesłany; o ile taką kompanią uformowana nie będzie, w takim razie, za zgodą Bajończyków pozostałych po wojnie, zostanie złóżony w jednym z muzeów narodowych polskich. Prawo głosu będą mieli wszyscy ci Bajończycy, którzy byli na froncie.

◆ Kto da więcej?

WPani Janowa Rayska złożyła nam do spieczenia pierścionek żelazny, podbitý złotem, a wykonany z kajdan dowódca powstania na Litwie w roku 1863, Zygmunta Sierakowskiego, późniejszego w Wilnie przez Murawjewa.

Całkowitą sumkę, osiągniętą ze sprzedaży tego pamiątkowego pierścionka, WPani Rayska przeznaczyła dla rannych żołnierzy-Polaków.

Uwadze zbieraczy zabytków narodowych polecamy gorąco tę serdeczną pamiątkę po żołnierzu, ofiarowaną dla nowego pokolenia żołnierzy-polskich.

◆ Zjazd Rady Muzealnej w Rapperswili.

Prezes Rady Administracyjnej Muzeum Narodowego Polskiego w Rapperswili zawiadamia członków Rady, że zjazd doroczny Rady Muzealnej odbędzie się w Rapperswili, począwszy od dnia 9 września rb., i na zjazd ten zaprasza kolegów.

Obecność jaknajwiększej liczby członków jest pożądana, tembardziej, iż zjazd, w zeszłym roku, odbył się nie mógł, a z tego powodu niektóre ważne sprawy zalegają ze szkodą instytucji.

Adres Prezesa: Józef Gałuszowski, 41, rue Claude-Chahu. Paris. — albo Musée Polonais à Rapperswil (Canton St. Gall) Suisse.

◆ Zaszczytny awans.

Józef Szafraniec, Wolontariusz Drugiego Oddziału, Rueilczyk, który, przed kilku miesiącami, był mianowany podporucznikiem, awansował na porucznika.

W ciągu roku niespełna, Józef Szafraniec z prostego żołnierza otrzymuje już drugi stopień oficerski i, zarówno jak i pierwszy, w obliczu nieprzyjaciela.

Porucznikowi Szafrancowi zasyłamy najserdeczniejsze życzenia doczekania się rychlego dowództwa kompanii i kapitańskich galonów.

Do nabycia w Administracji « Polonji ».

Polecamy Czytelnikom naszym i krewicelom wiadomości o Polsce wśród społeczeństwa francuskiego następujące wydawnictwa, które otrzymaliśmy na skład, mianowicie :

« L'Architecture Polonaise », par Gaston Lefol et Ladislas de Strzembosz, czterdzięci ośmistronicowy tomek w tekście, cena egzemplarza, na wytwornym papierze, fr. 5, z przesyłką pocztową 5 fr. 25 cent.

« France et Pologne » (guerre 1914-1915) par Henry Jam, cena egzemplarza 2 fr., z przesyłką pocztową 2 fr. 25 cent.

Obowiązkiem każdego Polaka jest czytać i rozpowszechniać wydawnictwa o Polsce.

◆ Poszukiwani żołnierze.

Liczba wolontariuszy przepadłych bez wieści wzrasta. Na listę poszukiwanych musimy załączyć dziś Jana Rotwanda, który, po bitwie pod Arras, był mianowany podporucznikiem, a który zginął po bitwie dnia 16 czerwca razem z Teofilem Dąbrowskim.

Poszukiwani są nadto :

Golcz Tadeusz, Rejer Sylwester, Rejer Józef, Ratuld Andrzej, Wojtanowski Wiktor, Sztor Andrzej, Kręcioch, Czop, Bocheński Marcin, Kupeczak, Chwat Natan, Winiarski Longin, Gembicki Karol, Grodecki Feliks, Liszewski Jan, Zuker Walter, Migdał Lejbus, Popczyński Stanisław, artysta-malarz.

Przaizang, kapral, według urzędowej wiadomości, którą otrzymaliśmy, poległ w dniu 9 maja, pod Arras.

Bartkiewicz Michał, ranny w bitwie dnia 9 maja, pod Arras, uległ, w dniu 4 czerwca, ciężkiej operacji — amputowania prawej nogi powyżej kolana.

◆ Wiadomości Żołnierskie.

Jan Rozen, wolontarz polski w 11 pułku kirasjerów, został mianowany brygadierem. Jan Rozen znajduje się na linii bojowej przy jednym z pułków kawalerii angielskiej.

Synowie znanego niegdy w Kolonji polskiej, Izydora Mendelsona, służą w armii francuskiej a mianowicie : Emanuel (lat 23) żołnierz 81 pułku piechoty, wzięty do niewoli pod Charlerois, zdąział uciec i powrócić do pułku, za co był wymieniony w rozkazie dziennym, — odtąd, raniony trzykrotnie, znajduje się w szpitalu ; młodszy Leon, uczeń Szkoły Sztuk Pięknych, w 19 roku życia, poszedł do artylerii, zdobył stopień « maréchal de logis » ; — ostatnimi czasy koń padł pod nim i przyprawił dzielnego żołnierza o zmazdżenie nogi. Pan Zygmunt Mendelson, stryj wymienionych a brat Izydora, jest zmobilizowany przez władzę wojskową jako tłumacz przysięgły.

Syn hr. Mieczysława Orłowskiego, — ochotnik w 32 pułku dragonów francuskich, zanimogł — znajduje się w szpitalu.

Gawroński Stanisław, wolontarz, który się zaczągnął do wojska w La Roche-sur-Yonne, po dziesięciu miesiącach służby, został zreformowany.

Wolontariusze Dąbrowski Janusz i Hohaus Emanuel bawili na kilkodniowym urlopie w Paryżu.

Cały szereg wolontariuszów polskich skorzystał z prawa wstępowania do pułków regularnych i tak, między innymi :

Wolontariusze : Gyiński, Paczek, Rembelski, Walter wstąpili do artylerii.

Wolontariusze : Rodzyński do żuawów, Wyrobelski podał się do awiacji.

Du pułków linowych wstąpili wolontariusze : Piotr Rogowski, Cudak, Sierchart, Antoni Dąb-

rowski, Obst, Pogródka, Banach, Małkowski, Kowaleczyk, Śledź i kilkudziesięciu innych, których nazwiską podam w ciągu najbliższych tygodni.

Landowski Paweł, wolontarjusz, infirmier ambulansu, powrócił z frontu na kilkodniowy urlop.

Witold Klimowicz syn, znanego w Kolonji, p. Stanisława Klimowicza i małżonki jego, doktorowej Klimowiczowej, wstąpił, w ośmianastym roku życia, jako ochotnik, do 30 pułku artylerii.

Teofil Snopczyński, Wolontarjusz drugiego oddziału, ranny ciężko w dniu 31 grudnia (kula eksplodowała mu w ustach) bawi na kilkodniowym urlopie w Paryżu.

◆ Składajcie.

Składajcie ofiary w Administracji « Polonji » dla rannych i na posłyki dla żołnierzy. Brak, brak bielizny, tytoniu, gazy ochronnej od komarów, brak środków na wyżywienie korzystających z kilkodniowego wypoczynku.

Dr. COLONNA-WALEWSKI, Ordynuje w Vichy, Rue Nouvelle, villa Anne-Marie; od 2 do 4 po południu.

MARCELI BARASZ Wyrób kart pocztowych różnych gatunku. — 35, rue Eugène-Carriére, 35, Paris.

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

KUŚNIERZ POLSKI **HENRYK WEISS**
OBSTALUNKI 14, rue Barbette, 14.
REPARACJE PARIS III^e
PRZEHOWYwanie FUTER

MAROQUINERIE & BRONZES
PORTE-PLUME « IDEAL », WATERMAN
20, boulevard Montmartre, PARIS

LINGERIE ET CORSAGES

Dentelles — Broderies

H. KARFIOL

126, rue Réaumur, 126
(près la rue Montmartre)
PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE : PERŁY, — DROGIE KAMIENIE

— BIŻUTERJE OKAŻYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

POLSKI ZAKŁAD FRYZJERSKI
Dla pań i panów

PIOTRA KACZANOWSKIEGO

Diplomowanego Fryzjera

ostatnio w Hotelu « Carlton »

15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-17^e

POSTICHES — MANUCURE — PÉDICURE

Ceny Umiarkowane

L'IMPRIMERIE LEVÉ

ODDZIAŁ POLSKI

wykonywuje wszelkie druki polskie.

ZSYBKOŚĆ — CENY BEZ KONKURENCJI

71, rue de Rennes.



VITTEL
GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na :
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

PAUL LEIBEL

BIJOUX
• ORFEU •



Fabryka
WYROBÓW JUBILERSKICH

MARQUE DÉPOSÉE

14, Rue de Paradis — PARIS

WIELKIE ZAKŁADY OGRODNICZE

(Właściciel : Edm. DENIZOT)

polecają

WSZELKIE DRZEWIA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie

Adres : **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

LOTION VÉGÉTALE

“RADIOACTIVE”

AU RADIUM

Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévise, PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potocze, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32°

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potocze, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32°

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielesną . . . 2 fr.

Wysyła się franko za przekazem pocztowym
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji "Polonii".

Le GÉRANT : Antoni SZAWKLIS

PARIS — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES